

Live in Paris
LA COLLECTION DES GRANDS
CONCERTS PARISIENS
DIRIGÉE PAR MICHEL BAILLIE ET GILLES PETRARD



13 MAI 1961
ART BLAKEY & THE
JAZZ MESSENGERS

BOBBY TIMMONS, JYMIE MERRITT, WAYNE SHORTER,
LEE MORGAN, ART BLAKEY



FRÉMEAUX
& ASSOCIÉS

Art Blakey & The Jazz Messengers – Live in Paris 13 mai 1961

Par Michel Brillié

Les drums ou la vie

«Ma vie a été bonne, meilleure que beaucoup d'autres, même si j'étais orphelin et autodidacte. Je sais ce que c'est d'être pauvre, d'avoir à se battre.»¹ Ça, ramer, il va connaître, le petit Arthur. En pleine dépression des années trente, dans les aciéries et les mines de charbon de Pittsburg, le garçonnet est déjà au boulot. C'est un exercice de survie quotidienne, et pour mettre un peu de bacon dans son burger, Blakey apprend. Il apprend la Bible et le piano en même temps. Mais c'est ses petits concerts d'adolescent au «Democratic Club» de la capitale de la Pennsylvanie qui sont rentables – très rentables.

«J'inventais des chansons cochonnes en mi bémol. Des trucs bien grossiers, et les gens adoraient ça et je recevais dix, vingt, quarante dollars de pourboire par soirée. J'ai ramené beaucoup d'argent dans cette tirelire à pourboires, j'étais la plus grosse cash-machine de la boîte.»²

Le «Depression Baby» de 15 ans cachetonne au clavier de plus en plus régulièrement. Il se retrouve un soir entouré d'une petite formation plus étoffée, plus pro aussi : les gars savent lire une partition. Blakey, lui, pas. Il essaye de mémoriser le morceau à l'oreille, mais sans succès. Il y a un type assis dans un coin qui se lève et dit : «Laisse-moi essayer...»

Le gars se met au piano et exécute le truc à la vitesse grand V. C'était Erroll Garner...

La suite, comme le raconte Art Blakey, a marqué la fin de sa carrière de pianiste :

«Le propriétaire du club était là à une table, et il m'a appelé : 'Dis-donc, Art, je pense que le gamin devrait se mettre au piano et toi à la batterie.' J'ai dit, «Ecoute, mec, c'est mon groupe, c'est pas à toi de me dire quoi faire.» Il me répond, «Tu veux continuer à bosser ou pas ?» Et il pose un revolver Magnum 357 sur la table. Je dis «Et comment que je veux !» Alors il me dit, «Ben espèce de connard, bouge toi et va jouer des drums !» Et ça ne s'est jamais arrêté. C'était une question de survie.»³

Et Art apprend la dure école de la (sur) vie. Au tout début chez Chick Webb – beaucoup en tant que *valet*, un peu comme *drummer*. Webb, en voyant les efforts de showman du jeune Art avec ses baguettes, lui balance : «Hey fiston, la musique est dans les drums, pas dans l'air...»⁴ Ensuite, passages chez Mary Lou Williams, Fletcher Henderson, Billy Eckstine. Puis passage... à vide. Blakey, désœuvré, et un peu désabusé, accepte un contrat sur un bateau qui part en Afrique. Au Nigéria, il va être confronté à d'autres philosophies, d'autres religions. L'Islam : Art Blakey change

1. Art Blakey, cité par Les Tomkins, *More Messages from the Messenger*, artblakey.com, 1987

2. Art Blakey, cité par Bill Crow, *Jazz Anecdotes*, Oxford University Press, 1990

3. id

4. id

son nom pour devenir Abdullah Ibn Buhaina – Bu pour ses amis. Bu donc devait rester trois mois sur place, il va y séjourner deux ans durant. Pour apprendre les gens, vivre avec et parmi eux – et leur relation avec les percussions.

La pépinière de talents : les Messengers

Quand il revient aux States, il se retrouve leader d'un grand ensemble de 17 musiciens. Vont y passer Monk, Sahib Shehab, Sonny Rollins, Bud Powell... La coopérative de talents prend le nom de « Seventeen Messengers ». Ce n'est pas le triomphe, et l'ensemble se dissout quelque temps après. Mais Messengers, ça sonne bien, pourquoi s'en priver ? Au milieu des fifties c'est ce que se disent Art Blakey et le jeune pianiste Horace Silver, qui se sont rencontrés dans une formation plutôt tournée vers la danse. Des prestations pour des réunions de clubs à Harlem, Manhattan... Blakey participe en même temps à des sessions avec Monk, Miles Davis, Sonny Rollins. Un jour qu'ils jouent au *Birdland* de New-York, avec Lou Donalson et le jeune trompettiste qu'a recommandé Charlie Parker – Clifford Brown – Silver exprime l'envie d'avoir un groupe constitué, fixe : « Et on va s'appeler les *Jazz Messengers*. »⁵

Ce qui va devenir pour plusieurs décennies l'une des formations incontournables du jazz est né d'un besoin très basique :

« Nous ne nous attendions pas à ce que le groupe aille dans le monde entier et gagne beaucoup d'argent ; nous essayions juste de faire quelques concerts et de jouer, parce que nous étions fatigués de jouer avec des groupes provisoires. Je n'aime pas le chaos de toute façon. J'aime la liberté, mais sans discipline, c'est le chaos. Nous avons donc écrit des arrangements, on s'est concentrés, nous avons acheté des costumes, on a écouté ce que le public voulait et on s'est mis en place. »⁶

La pulsation, l'accent sur le 2^e et 4^e temps de la charleston sont déjà la marque du jeu d'Art. Cela va rester le cas pendant les trente cinq années d'existence du groupe. Ce qui va changer, en revanche, c'est le *line-up*. Blakey devient « The Daddy⁷ » et va mettre le pied à l'étrier à un nombre incroyable de jeunes musiciens. Beaucoup deviendront des leaders à part entière par la suite : Clifford Brown, Hank Mobley, Donald Byrd, Johnny Griffin, Lee Morgan, Benny Golson, Bobby Timmons, Wayne Shorter, Freddie Hubbard, Cedar Walton, Curtis Fuller, Keith Jarrett, Chick Corea, McCoy Tyner, Wynton Marsalis, Branford Marsalis, Terence Blanchard, Wallace Roney et Kenny Garrett... Tous, à un moment de leur carrière, ont fait partie des Jazz Messengers.

5. Art Blakey, cité par Herb Nolan dans *Down Beat*, Novembre 1979, p.21.

6. Art Blakey, dans *Cadence*, Juillet 1981, p.11

7. C'est Jackie McLean qui lui donne ce petit nom, (cité par Valerie Wilmer dans *Jazz Journal*, Juillet 1961, p.4.)

On the road : Les voyages du messenger

Qui dit message dit bonne parole, dit chemin de foi... Qui dit message dit voyage. En 1958, Art Blakey va progressivement recruter une troupe qui, au bout du compte, deviendra la formation modèle des Messengers. D'abord Benny Golson : Blakey l'appelle quand Jackie McLean quitte le groupe. Golson marchande un peu :

Je lui dis : «Art, tu es un mec connu. Ce que tu vas me donner, c'est pas grand-chose pour toi. Ça me rend triste...» Et il m'a regardé avec ses beaux yeux de vache mélancolique et a dit, 'Est-ce que tu peux m'aider ?' Et, je ne peux pas croire ce que j'ai dit, moi ce jeune parvenu tout juste arrivé à New-York, j'ai dit : «Oui, si tu fais exactement ce que je te dis.» Comment ai-je pu oser? Mais il a marché. Il a dit 'Que dois-je faire' ? Et j'ai dit: «Forme un nouveau groupe.»⁸

Benny Golson lui indique un copain pianiste qui « peut aussi bien jouer be-bop que funky ». ⁹ Il s'appelle Bobby Timmons. Art inclut ensuite Lee Morgan, qui est libre depuis la dissolution du Big Band de Gillespie. Il a 20 ans et toutes ses dents... La tournée en Europe est prévue pour la fin de l'année '58, mais d'abord, le groupe se retrouve le 30 Octobre 58 pour le label Blue Note avec la nouvelle mouture des Messengers, complète avec Jymie Merritt à la basse. Pour l'enregistrement dans le studio du Rudy Van Gelder, à Hackensack dans le New-Jersey, Timmons amène son « Moanin' » – qui donnera le titre à l'album – et Golson propose une compo qu'il a déjà donné au trompettiste Blue Mitchell trois mois plus tôt.

«Ca ne pouvait pas être une marche de type militaire, ça devait être plus funky, un blues un peu différent. Ce n'était pas fait pour durer, juste un truc pour rigoler. D'ailleurs j'ai dit à Art qu'il n'avait qu'à prétendre faire partie de l'*American Legion* – et c'est ce qu'il a fait.»¹⁰

«Blues March» va figurer sur la 2^e face du vinyle dont la sortie est planifiée pour début 1959.

En bon ordre... de marche, voici donc les Messengers en partance pour leur première tournée internationale – enfin, européenne. Fin Novembre, première escale, avant la Belgique, la Suisse, les Pays Bas : Paris. Le 22, à l'Olympia.

'Je n'ai jamais joué devant une pareille audience' déclara, les larmes aux yeux, Art Blakey à l'issue du concert qu'il venait de donner, dans le cadre des 'Mercredi du Jazz', le 22 novembre 1958 à l'Olympia. Pour leur première apparition, les 'Jazz Messengers' avaient fait fort. Non contents de drainer la foule des grands jours, ils avaient converti tout ce beau monde au culte du 'Hard Bop' au cours de deux concerts où, unis dans une sorte de communion jubilatoire, jazzmen, jazzophiles et curieux s'écrasaient dans la bonne humeur, sans accorder trop d'importance à la présence de Brigitte Bardot escortée de Sacha Distel. ¹¹

8. Benny Golson, cité par Doug Ramsay, Art Blakey Chronology, Jazzmf.com

9. Benny Golson, cité par Ted Panken, Notes de The Best of Bobby Timmons, CD Fantasy 2009

10. Cité par Doug Ramsay, Art Blakey Chronology, Jazzmf.com

11. Alain Tercinet, liners notes 1958 Paris Olympia, CD Jazz in Paris 2001

Les Mercredi du Jazz, c'était la formule inventée par Frank (Ténot) et Daniel (Filipacchi) pour produire à moindre coût à l'Olympia deux prestations, à 18h et minuit, sans bouleverser la programmation populaire prévue à 21h par Bruno Coquatrix. Est-ce le triomphe de ces deux concerts qui vont amener les deux présentateurs de l'émission d'Europe N°1 «Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz» à installer pour plusieurs soirs les Messengers dans la boîte préférée des jazzfans parisiens, le Club Saint Germain de la rue Saint Benoit ?

Daniel connaît Blakey depuis que Babs Gonzales lui a présenté, l'année précédente. « *Quand nous sommes entrés (dans son grand appartement sur Central Park West) Art était couché par terre dans le salon. Il tenait dans ses bras un bébé endormi. Il écoutait son album 'Orgy in Rhythm' .../... On écoute les quatre faces pendant une heure et demie. Ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir que le bébé dormait paisiblement dans un tel vacarme. Il avait clairement déjà le jazz dans la peau, peut-être que l'existence précède beaucoup moins l'essence que ne le prétendait Sartre.* »¹²

Ou alors Marcel Romano, le patron du Club, « sanctuaire du jazz sur le vif »¹³ avait-il décidé de son côté d'accueillir le quintet... De toute façon, entre le 6 et le 14 décembre 1958, Blakey et ses hommes vont bourrer le petit sous-sol germanopratin. Tout le monde va venir, Gene Kelly, Jean Pierre Melville, Gina Lollobrigida...

C'est Daniel qui a produit le triple album enregistré au Club pour les disques RCA dont il est le D.A. de pointe. Donc, assez naturellement et dans cette période... tolérante, il choisit la version de «Blues March» comme nouvel indicatif de son émission du soir. Le thème, le drummer, le groupe vont être à jamais indissociables de la musique de cette époque en France. Avec «It's Only a Paper Moon», les Messengers seront une nouvelle fois choisi par Frank & Daniel deux ans après, comme introduction à l'émission.

Blakey reviendra par la suite régulièrement en France, la dernière fois en 1983, à la Grande Parade du Jazz de Nice.

En 1961, avant de retrouver Paris et ses fans enthousiastes, Art Blakey et ses musiciens ont connu une nouvelle révélation. En janvier, le groupe, avec comme nouveau membre Wayne Shorter au ténor, a été invité au Japon. C'est le choc : ils sont acclamés, avant l'heure, comme les Beatles. Art Blakey :

« Quand nous sommes arrivés au Japon en 1960 ou en 1961, je n'avais jamais rien vu de tel. Au Hibiya Public Hall de Tokyo, il y avait des milliers de têtes qui battaient la mesure et qui fredonnaient chaque note de tout ce que nous jouions... Quand nous sommes allés au Japon, les gens portaient des T-shirts Lee Morgan, des vestes Wayne Shorter... Je pense que nous sommes les seuls artistes américains à avoir eu une audience avec l'empereur. »¹⁴

12. Daniel Filipacchi ; Ceci n'est pas une autobiographie, XO Editions 2012, p 277

13. Alain Gerber, livret du coffret 3 Cds, Art Blakey Quintessence, Frémeaux 2011

14. Art Blakey, cité par John Litweiler dans Down Beat, March 25, 1976

Pas de pitié

Paris, 13 Mai 1961. Trois ans jour pour jour après le « putsch d'Alger » qui a ramené de Gaulle au pouvoir, les cinq hommes arrivent en pays conquis. Et sur ses prestations en live, Blakey a des convictions bien affirmées. Pour lui et pour ses musiciens, il sait ce qu'il veut.

Pour lui-même d'abord : « Un tambour n'est pas un instrument de mélodie. Si vous en faites trop avec la batterie, cela devient du bruit pour les gens. Ils ne comprennent pas. J'aime être efficace, et je veux attirer l'attention quand je joue de la batterie. La technique ne signifie rien pour moi ; ce que je veux faire, c'est pénétrer dans les tripes, dans les entrailles de l'âme humaine. »¹⁵

Cette exigence se reporte évidemment sur tous les hommes qui ont partagé la route du First Messenger. Sur scène, Art exhorte, et guide ses musiciens.

« Le jazz est le plus haut niveau de performance instrumentale. C'est une musique spirituelle .../... Nous ne savons pas ce que nous allons jouer ; quand on démarre, tout part au quart de tour, comme ça, pile poil... et vous n'entendez jamais le même arrangement deux fois. On fait beaucoup d'erreurs, et moi aussi, parce que je n'arrête pas de changer les choses. Mais mes musiciens sont assez professionnels pour cacher ça. S'ils font une erreur, je leur donne ce conseil : « Revenez au début, faites la même erreur, et tirez-en quelque chose. »¹⁶

Le drummer est connu dans le monde du jazz pour sa manière d'interpeller son soliste quand il prend ses choruses ; il leur jette un « Take no prisoners ! », pas de quartier, soyez sans pitié : il les pousse à l'extrême limite de leur talent... Benny Golson a eu droit, alors qu'il jouait un peu trop sagement au goût de Blakey, à un « Bouge-toi et sors de ton trou ! » cinglant¹⁷. Parmi ses autres quasi-incantations, il pouvait lancer un « Fais le con ! », « Mets-toi en rogne ! », « Vas-y fonce, même si tu passes pour un crétin ! » Le sax alto Robert Watson a gardé le souvenir de ce conseil avisé du leader : « Tu peux garder certains trucs et en oublier d'autres ; n'essaye pas de montrer tout ce que tu sais jouer sur chaque morceau. »¹⁸

Pas étonnant que ce samedi de mai 61, le batteur Georges Paczynski soit aux anges :

*J'étais ébloui. À cette époque, un concert des Jazz Messengers était pratiquement un événement religieux. Le public était là pour partager la foi et communier au rythme de la vie. J'ai été fasciné par la forte personnalité d'Art, alors qu'il consacrait corps et âme à sa musique, qui balançait au souffle de la vie.*¹⁹

Oui Blakey est en forme. Il taquine ses musiciens en les présentant :

« Au piano, l'incomparable Bobby Timmons... La bête de somme de notre organisation, le bassiste

15. Art Blakey, cité par Les Tomkins, I TW 2 "Speaks His Mind" , Artblakey.com

16. id

17. Benny Golson, cité par Gene Lees dans Waiting For Dizzy, Cooper Square Publishers Inc. 1991

18. Art Blakey, cité par Robert Watson, dans John Ramsay, Art Blakey's Jazz Messages, Manhattan Music, 1994

19. Georges Paczynski , livret Art Blakey 1st concert , Paris Jazz Concert 2022)

Jymie Merritt !... Au ténor, le compositeur et l'arrangeur Wayne Shorter, la nouvelle étoile de l'horizon du jazz... A la trompette, le vainqueur du Critics Award de *Downbeat*, du *New Yorker*... De magazines japonais, et du *Melody Maker* en Angleterre... Et aussi du *Lady's Home Journal Magazine* !... Lee Morgan !»²⁰

La rivière et la poussière

Les Messengers ont connu un turnover phénoménal, il y avait toujours un nouveau talent à intégrer, ou bien de qui apprendre... « Ecoutez avec vos yeux et regardez avec vos oreilles », conseillait-il aux nouveaux.²¹ Ce côté évolution permanente chez les Messengers était résumé dans cet adage qu'Art Blakey a répété pendant toute sa carrière :

« 'Le jazz est comme une rivière, il doit continuer à couler, à vivre.»

Ainsi Art jouait chaque concert comme si c'était le premier et le dernier. Cette sorte d'intensité héroïque animait un homme resté lucide : « Je ne peux pas mettre le monde en feu, tout ce que je fais, c'est d'allumer une bougie là où je suis.»²²

Une flamme perpétuelle brûlait en lui, un amour du jazz qui l'a porté sur une constante route de tournées jusqu'au bout de sa vie.

Pour Art, il était un passeur, un intermédiaire privilégié pour transmettre cet art « depuis le Créateur, à l'artiste, vers le public.»²³

« Il aimait swinguer et aider les autres à swinguer » écrit Wynton Marsalis sur Blakey.²⁴ Ce bossueur acharné l'a fait toute sa vie, avec fureur, calme, générosité. Presque à chaque concert, Art Blakey délivrait son essentiel *jazz message* à l'audience du moment :

« La musique est faite pour balayer la poussière de la vie.»²⁵

Michel Brillié

© FRÉMEAUX & ASSOCIÉS 2023

20. L'équivalent US de Mode et Travaux

21. Art Blakey, cite par John Ramsay, dans *Art Blakey's Jazz Messages*, Manhattan Music, 1994 p 41

22. Art Blakey, cite par Les Tomkins, I TW 3 "More Messages" , Artblakey.com

23. Wynton Marsalis, préface de *Art Blakey's Jazz Messages*, John Ramsay, Manhattan Music, 1994

24. Sur ce côté "serviable" d'Art, une histoire singulière racontée par Nesuhi Ertegun, vice-président fondateur d'Atlantic Records. En mai 1957, Nesuhi Ertegun profite de la liberté «labelistique» d'Art Blakey, qui n'avait pas encore signé avec Blue Note, pour produire chez Atlantic Records une réunion au sommet des Messengers avec Thelonious Monk. A cette séance est présente le célèbre mécène du jazz, grande amie de Monk, la baronne Pannonica de Koenigswarter. Pendant l'enregistrement, quand Monk se sentait bien dans un morceau, parfois il quittait son piano pour aller valser avec «Nica» au milieu des câbles et des micros, au désespoir et à la grande frayeur de l'ingénieur du son. Nesuhi raconte la conclusion surréaliste de cette session : « Vers 5 heures du matin, j'ai quitté le studio avec mes notes et tout. Le soleil se levait, et là dehors, image saisissante, je vois Monk, la baronne, Art Blakey et les Messengers – tous en train de pousser la Rolls de la baronne en panne de... batterie : le point culminant de deux jours d'intense folie.» Nesuhi Ertegun, cité par Ahmed Ertegun, dans *What'd I Say, The Atlantic Story*, Orion Books/Crown Publishers, 2001

25. Art Blakey, cite par John Ramsay, dans *Art Blakey's Jazz Messages*, Manhattan Music, 1994

Art Blakey & The Jazz Messengers – Live in Paris May 13th, 1961

By Michel Brillié

Drumming for life

“Even though I was an orphan and self raised, I think I’ve had a better life than most people. I know what it means to be poor; I know what it is when I see people struggling.”¹ And struggle he did, little Arthur Blakey. In the midst of the thirties depression, in steel mills, in coal mines in Pittsburgh, the boy was already at work. It was a matter of daily survival, and to put a penny in the pot, Blakey learned. At the same time, he mastered the piano and studied the Bible. But it was his teen music gigs at the “Democratic Club” in the State Capital of Pennsylvania that were profitable – most profitable.

“I used to make up dirty songs in E-flat. Just filth, and they loved it and I’d get ten, twenty, forty dollars tips a night. .../... I made so much money in the tip box; I was the biggest money maker in the house.”²

The fifteen-year-old “depression baby” gradually landed more and more gigs. One night he found himself heading a larger and more professional combo: the guys could read music. Blakey could not. He tried to memorize the number by ear but he couldn’t. There was a guy sitting in a corner who got up and said, “Let me try it.” So this guy sat down at the piano and banged it out with perfection the first pass. That was Erroll Garner...

The rest, as Art Blakey told it, marked the end of his piano career: « The cat who owned the place was sitting in the corner and called me over: ‘Hey Art, I think the kid should play the piano and you should play the drums.’ I said, ‘Listen, man, this is my band, you can’t tell me how to run it.’ He said, ‘You want to stay on, don’t you?’ He had a 357 Magnum gun on his side. I said, ‘Hell yes I want to stay.’ He said, ‘Well, you dumb bastard, get up there and play the drums.’ I’ve been playing drums ever since. Just a matter of survival.”³

And so Art learned through the hard knocks of life. In the very beginning, when he was with Chick Webb – mostly as a valet, sometimes a drummer. When he saw young Art trying to play the drums in a showy manner, with stick twirling, the bandleader (and drummer) commented, “Son, the music is on the drum, not in the air.”⁴ Shortly after, Blakey teamed up with Mary Lou Williams, toured with Fletcher Henderson and joined Billy Ekstine. Then Blakey had a slump and couldn’t find any gigs, so he took a job on a boat leaving for Africa. In Nigeria, he was introduced to a different philosophy, a different religion. He converted to Islam, changing his name to Abdullah Ibn Buhaina – “Bu”

1. Art Blakey, quoted by Les Tomkins, *More Messages from the Messenger*, artblakey.com, 1987

2. Art Blakey, quoted by Bill Crow, *Jazz Anecdotes*, Oxford University Press, 1990

3. id

4. id

to his friends. “Bu” was supposed to stay three months. He ended up staying two years. Blakey wanted to live among the people and find out just how they lived, - and about the drums especially.

The Messengers: a talent pool

When he got back to the States, Blakey was brought to become leader of a seventeen piece band. Among the musicians in this new ensemble were Monk, Sahib Shihab, Sonny Rollins, Bud Powell... The talented co-op took the name “Seventeen Messengers”. Economically the band was a disaster, never made a dime, and broke up some time later. But then, “Messengers” was a good name, why not use it again? In the mid-fifties, so thought Art Blakey and a young pianist named Horace Silver, whom he had met in a kind of a dance band. The two of them would play around Harlem and Manhattan for different dance and club affairs.

At the same time, Blakey was doing recording sessions with Monk, Miles Davis, Sonny Rollins... A couple of years later, Blakey was playing at the *Birdland Club* with Lou Donaldson and a young trumpeter recommended by Charlie Parker: Clifford Brown. Silver decided they should organize a group. He said, “We’ll call it the *Jazz Messengers*.”⁵

The group, for decades, became one of jazz’s essential formations, born out of a very basic need: “We didn’t expect the band to go worldwide and make a lot of money; we were just trying to make some gigs and play, because we were tired of goin’ on gigs and jamming with a pick-up band, play the same old tunes. People got tired of that shit and I could see they were getting tired and I don’t like chaos anyhow. I like freedom, but without discipline, it’s chaos. So we wrote arrangements, got sharp – got some suits, started paying attention to the audience and put it together.”⁶

Art’s driving rhythm and his two and four beats on the high hat were already his trademarks. And it stayed that way for the thirty-five years of the group. The change was within the line-up. Blakey became the “Daddy”⁷ and help launch an amazing number of young musicians. Many turned out to be leaders later: Clifford Brown, Hank Mobley, Donald Byrd, Johnny Griffin, Lee Morgan, Benny Golson, Bobby Timmons, Wayne Shorter, Freddie Hubbard, Cedar Walton, Curtis Fuller, Keith Jarrett, Chick Corea, McCoy Tyner, Wynton Marsalis, Branford Marsalis, Terence Blanchard, Wallace Roney and Kenny Garrett... All of them, at one moment in their careers, were part of the Jazz Messengers.

Messengers on the road

Spreading the good word meant treading the path of faith... The message induced the voyage. In 1958, Blakey gradually hired a gang which in the end became the typical set-up for the *Messengers*. To start with, he got Benny Golson. Blakey called him when Jackie McLean left the group. Golson

5. Art Blakey, quoted by Herb Nolan in *Down Beat*, November 1979, p.21

6. Art Blakey, in *Cadence*, July 1981, p.11

7. Jackie McLean’s nickname for Blakey, (quoted by Valerie Wilmer in *Jazz Journal*, July 1961, p.4

stalled a while: "I said, 'Art, you're a great man. This pay is nothing for you. It makes me sad, and he looked at me with his sad beautiful cow eyes and said, 'Can you help me?' And I can't believe what came out of my mouth, this young upstart who hadn't been in New York too long. I said, 'Yes, if you'll do exactly what I tell you.' How dared I? But he went for it. He said 'What should I do? And I said, 'Get a new band.'"⁸

Golson then mentioned a pianist friend of his who "could play bebop and could play funky".⁹ He was Bobby Timmons. Sometime after, Art included Lee Morgan, who was available following the disbanding of Dizzy Gillespie's Big Band. He was twenty, and all ready to go. The European tour was set for the end of '58, but prior to it the quintet got together on October 30, 1958 for the Blue Note label. The new version of the *Messengers* was completed by bass player Jymie Merritt. For the recording session at Rudy Van Gelder's studio in Hackensack, New-Jersey, Timmons brought along his composition of "Moanin," which gave the album its title. Golson provided a number he already had given to trumpeter Blue Mitchell three months before.

"I knew it couldn't be the kind of march you hear from military bands. It had to be a funky, Grambling College type thing. It was a blues, but just a little different. I figured it was a novelty and would never last, just something to get us over, maybe. I took it in and we rehearsed it. I told Art to pretend he was with the American Legion band, and he did."¹⁰

"Blues March," was placed on side two of the LP, programmed to be released early in 1959.

Thus in "marching order" did the *Messengers* leave for their first international - well, European - tour. At the end of November, before Belgium, Switzerland and Holland, their first stopover was in France, in Paris, on the 22nd, at the Olympia Theater.

*"I've never played for such an audience" declared Art Blakey in tears. It was November 22nd, 1958, and he'd just come offstage after one of the "Jazz Wednesdays" concerts at the Paris Olympia. For a first appearance by the "Jazz Messengers," they'd made quite an impression. Not content with pulling a huge crowd off the Boulevard des Capucines (the demand was so great a second concert had to be staged on December 17th), they had converted everybody to the "Hard Bop" religion in two sets where, united in a kind of exultant communion, jazzmen, jazzophiles and curious bystanders alike had been crushed together in high spirits, paying no attention to the presence of Brigitte Bardot escorted by Sacha Distel.*¹¹

The "Jazz Wednesdays" was the way Frank Ténot and Daniel Filipacchi had thought up to produce at a minimal cost two shows at the Olympia Theater without changing the more popular program at 9:00PM that Bruno Coquatrix, the owner of the venue, had planned.

8. Benny Golson, quoted by Doug Ramsay, *Art Blakey Chronology*, Jazzmf.com

9. Benny Golson, quoted by Ted Panken, Notes for *The Best of Bobby Timmons*, CD Fantasy 2009

10. Benny Golson, quoted by Doug Ramsay, *Art Blakey Chronology*, Jazzmf.com

11. Alain Tercinet liners notes 1958 paris Olympia Jazz in Paris 2001

Did the enormous success of these performances incite the two radio presenters of radio Europe N°1's jazz show *For Those Who Dig Jazz* to book for several nights the *Messengers* at the Club Saint Germain, Paris's hottest night spot for jazz aficionados?

Daniel had met Blakey the year before, thanks to his friend Babs Gonzales. *"When we entered (his large apartment on Central Park West) Art was lying on the floor in the living room. He was holding in his arms a sleeping baby. He was listening to his album 'Orgy in Rhythm' ... /... We listened to all four sides for an hour and a half. What surprised me the most was to see that the baby slept peacefully in such a din. He clearly already had jazz under his skin; perhaps existence precedes much less essence than Sartre claimed."*¹²

Perhaps also Marcel Romano, the Club's boss, "the sanctuary of jazz on the spot"¹³, had decided to host the quintet... Anyway, between December 6 and 14, 1958, Blakey and his men packed the small basement in Saint Germain des Prés. Everyone came, Gene Kelly, Jean Pierre Melville, Gina Lollobrigida...

It was again Daniel Filipacchi who was the RCA Records producer of the triple album set recorded at the club. Daniel was the label's leading A.D. And so, in this rather permissive era, he chose "Blues March" as the new theme song for his nightly jazz radio show. The tune, the drummer, the group became forever inseparable from the music of this period in France. A couple of years later, Daniel and Frank once again selected, "It's Only a Paper Moon", another *Messengers* number, to open their radio program.

Art Blakey returned regularly to France, the last time in 1983 for the Jazz Grande Parade in Nice. In 1961, some months before playing once more in Paris for their fans, Art Blakey and his musicians experienced a new revelation. In January, the band, with tenor sax Wayne Shorter, a new member, was invited to Japan. It was quite a shock: they were acclaimed, before time, like the Beatles would be a few years later. Art Blakey:

"When we hit Japan in 1960 or '61, I never saw anything like it. There were 7,000 heads going up and down at the same time and humming every note of everything we played... When we first went to Japan, they had Lee Morgan shirts, Wayne Shorter overcoats, all that kind of stuff in the department stores. The same kind of publicity the Beatles got in the U.S., we got in Japan, and plus. I think we're the only American artists that had an audience with the emperor."¹⁴

Take no prisoners

On that Saturday May 13, 1961 in Paris, precisely three years after the "Algiers Putsch" that brought De Gaulle back to power, the five musicians really owned the country. As always, two shows

12. Daniel Filipacchi, *Ceci n'est pas une autobiographie*, XO Editions 2012, p 277

13. Alain Gerber, booklet for CD Box, *Art Blakey Quintessence*, Frémeaux 2011

14. Art Blakey, quoted by John Litweiler in *Down Beat*, March 25, 1976

were scheduled. About his live performances, Blakey had strong convictions. He knew what he wanted – from his sidemen but also from himself.

“A drum is not a melody instrument. If you play too much drums, it becomes noise to people. They don’t understand. I like to be effective, and I do mean to get attention when I play that drum. Technique don’t mean nothin’ to me; what I want to do is get into the bowels and the guts of the human soul.”¹⁵

This requirement obviously applied to all the men who went along with the First Messenger. On stage, Art exhorted and guided his musicians.

“Jazz is the highest level of performance on an instrument. It’s a spiritual music .../... We don’t know what we’re going to play; when they hit, everything is ‘Bam! Bam!’ just like that, on time, ... /... and you never hear the same arrangement twice. We make so many mistakes; I do, because I keep changing things around. But they’re professional enough to cover it. If they make a mistake, I teach ‘em: go back, make the same mistake, and make something out of it.”¹⁶

The jazz drummer was known for the way he would call out from behind his drums to spur on the soloist. Sometimes he would encourage the man with “Take no prisoners! “, go all the way to the utter limit of your talent...

When Benny Golson joined his band, he was playing soft, and mellow. Blakey would holler over at the tenor sax, ‘Get up out of that hole!’¹⁷

Among others chants or comments, Blakey would quip “Act like a fool”, “Get mad”, “Go for it, even if you make a fool of yourself!”

Altoist Robert Watson kept in mind this sound advice from Art:

“Also in regard to building solos he said, ‘Take some, and leave some. Don’t try to play everything you know on every tune.’”¹⁸

No wonder French drummer Georges Paczynski was thrilled this Saturday, May 61:

*“I was overwhelmed. In those days, a concert by the Jazz Messengers was virtually a religious event. The audience was there to share the faith, and bear witness together to the rhythm of life. I was enthralled by Art’s forceful personality, as he devoted body and soul to his music, which swung with the breath of life.”*¹⁹

Blakey was indeed in top shape that day. He teased his teammates in his introduction:

“At the piano, the one and only, the incomparable Bobby Timmons... The workhorse of our organization, we’d like you to get acquainted with our bassist, Jymie Merritt... At the tenor

15. Art Blakey , quoted by Les Tomkins, *ITW 2 “Speaks His Mind”* , Artblakey.com

16. Art Blakey, quoted by Les Tomkins, *ITW3 “More Messages from the Messenger”*, Artblakey.com

17. Benny Golson quoted by Gene Lees in *Waiting for Dizzy*. Cooper Square Publishers Inc. 1991

18. Art Blakey, quoted by Robert Watson, in John Ramsay, *Art Blakey’s Jazz Messages*, Manhattan Music, 1994

19. Georges Paczynski , liner notes for *Art Blakey 1st concert* , Paris Jazz Concert 2022)

saxophone is the new star in the jazz horizon, who's been on the horizon for quite some time now... We sincerely hope you keep your eyes and ears filled with this new star, ladies and gentlemen, our tenor saxophone and composer and arranger Wayne Shorter!... At the trumpet is the World Critics Award winner of the *Downbeat Magazine*, of the *New Yorker Magazine*, of the *Jet Magazine*, of the *Japanese Magazine*... The *Melody Maker Magazine* and also the *Ladies Home Journal Magazine*!... Lee Morgan!"

River and Dust

Throughout their existence, the Jazz Messengers experienced a phenomenal turnover. There was always some new talent to incorporate, or to learn from... "You got to hear with your eyes and see with your ears"²⁰, that was Art Blakey's advice to newcomers.

This aspect of permanent evolution in the Messengers was summed up in this adage Art Blakey repeated throughout his career: "Jazz it's like a river... it has to keep moving, music will always flow."

And so Art played every gig like it was his first and last. A kind of heroic intensity within a man who remained lucid: "I can't set the world on fire; all I do is try to light a candle where I am."²¹

A perpetual flame burned in him, a love of jazz carried him on a constant road of tours up until the end of his life. Art was in a sense a priest committed to let jazz music flow "From the creator, to the artist, to you."²²

"He loved to swing and help others to swing," wrote Wynton Marsalis²³. This hard-working man did it full out with fury, calm, generosity. At almost every concert, Art Blakey told his audience his quintessential motto: "Music was meant to wash away the dust of everyday life".²⁴

Michel Brillié

© FRÉMEAUX & ASSOCIÉS 2023

20. Art Blakey, quoted par John Ramsay, *Art Blakey's Jazz Messages*, Manhattan Music, 1994

21. Art Blakey, quoted by Les Tomkins, *I TW 3 "More Messages"*, Artblakey.com

22. Wynton Marsalis, foreword for *Art Blakey's Jazz Messages*, John Ramsay, Manhattan Music, 1994

23. About this helpful side of Art Blakey, Nesuhi Ertegun, vice-president of Atlantic Records, tells an interesting anecdote. In May '57, Nesuhi Ertegun took advantage of Blakey's temporary non-commitment to a label to produce for Atlantic a summit meeting session with the Messengers and Thelonious Monk. One of the guests at the session was Baroness Pannonica de Koenigswarter, an illustrious jazz patron and a close friend of Monk. During the recording, when Monk felt good he would get up from his piano and go to the Baroness and they would waltz amidst the wires and microphones, to the utmost despair of the sound engineer. Nesuhi concluded this surreal session: "About 5 o'clock in the morning, I left the studio with my notes and everything. The sun was just coming up, and there outside the studio I was met by the sight of Monk, the Baroness, the entire Blakey band – all attempting to push the Baroness's Rolls Royce because it wouldn't start. It was the most fitting climax to two days of insanity!" Nesuhi Ertegun, quoted by Ahmed Ertegun, in *What'd I Say, The Atlantic Story*, Orion Books/Crown Publishers, 2001

24. Art Blakey, quoted by John Ramsay, in *Art Blakey's Jazz Messages*, Manhattan Music, 1994

CD1

- 1 **The Summit** (Wayne Shorter) 10'21
 - 2 **Band Intro** (Art Blakey) 01'44
 - 3 **Yama** (Lee Morgan) 12'04
 - 4 **Close Your Eyes** (Bernice Petkere) 12'22
 - 5 **Dat Dere** (Jon Hendricks/Bobby Timmons) 09'56
 - 6 **Lost & Found** (Clifford Jordan) 16'34
 - 7 **Round Midnight** [FIRST CONCERT] (Bernie Hanighen / Thelonious Monk) 12'15
- Total 01h15'16"

Recording Place

Olympia Theater, Paris, France

Recording Date

May 13, 1961, 6PM

CD2

- 1 **Kozo's Waltz** (Lee Morgan) 17'53
 - 2 **Those Who Sit and Wait** (Wayne Shorter) 10'34
 - 3 **Night in Tunisia** [FIRST CONCERT] (Jon Hendricks / Dizzy Gillespie - Frank Paparelli) 11'40
 - 4 **The Theme** (Art Blakey) 01'58
 - 5 **Round Midnight** [SECOND CONCERT] (Bernie Hanighen / Thelonious Monk) 10'59
 - 6 **So Tired** (Bobby Timmons) 12'37
 - 7 **My Funny Valentine** (Rodgers Hart) 06'59
- Total 1h12'40"

Recording Place

Olympia Theater, Paris, France

Recording Date

May 13, 1961, 6PM (Tracks 1 to 4) Midnight (Tracks 5 to 7)

CD3

- 1 **It's Only a Papermoon** (Lorenz Hart / Richard Rodgers) 14'36
 - 2 **Noise in the Attic** (Wayne Shorter) 12'26
 - 3 **Moanin'** (Bobby Timmons) 10'42
 - 4 **I Didn't Know what Time it Was** (Lorenz Hart / Richard Rodgers) 05'47
 - 5 **Blues March** (Benny Golson) 12'34
 - 6 **Night in Tunisia** [SECOND CONCERT]
(Jon Hendricks / Dizzy Gillespie - Frank Paparelli) 16'32
- Total 01h12'37"

Recording Place

Olympia Theater, Paris, France

Recording Date

May 13,1961, Midnight

Produced by **Daniel Filipacchi & Frank Ténot**

Personnel

Lee Morgan Trumpet

Wayne Shorter Tenor Saxophone

Bobby Timmons Piano

Jymie Merritt Bass

Art Blakey Drums

Dedicated to Claude Boquet, Bill Dubois, Jean Claude, Philippe Moch, Raymond Treillet and the gang

La collection Live in Paris :

Collection créée par Gilles Pétard pour Body & Soul et licenciée à Frémeaux & Associés.

Direction artistique et discographie : **Michel Brillié, Gilles Pétard.**

Coordination : **Augustin Bondoux.**

Conception : **Patrick Frémeaux, Claude Colombini.**

Fabrication et distribution : **Frémeaux & Associés.**



FA 5460



FA 5843



FA 5635



FA 5768



FA 5809



FA 5641



FA 5451



FA 5730



FA 5653